

## Mulhouse, l'esprit de Tony Troxler

Si, errant sur la place de la Réunion, j'avais caressé un instant cette idée saugrenue : une délégation du parti autonomiste *Unser Land* reçue solennellement et en toute simplicité par des représentants du conseil municipal et, mieux, par Madame le maire en personne, c'est parce que la veille, vendredi 16 mars, hasard des calendriers, j'avais assisté à l'hommage chaleureux et émouvant rendu, dans les locaux de la Bibliothèque, à Tony Troxler dont la ville célébrait le centenaire.

Il était en effet né en 1918 à Riespach, un village du Sundgau, mais c'est à Mulhouse qu'après la guerre et son engagement dans la Résistance il construisit une maison, s'installa, fit carrière dans la police (Renseignements généraux) et surtout au théâtre, au cabaret et à la radio. Il a incarné pendant des décennies l'esprit de Mulhouse, *d'r Mülhüser Geischt oder Witz*, il le condensait et le manifestait en lui, dans sa carrure de colosse. L'exposition qui lui fut consacrée au premier étage de la Bibliothèque municipale, jusqu'au 5 mai, révéla le considérable travail d'écriture, le labeur du poète, qui soutenait, sustentait l'artiste jouant sur les planches et au micro.

### **Hommages, bonnes volontés et tabous**

Au vernissage, on entendit de beaux discours. Tous, les personnalités de la culture comme les responsables politiques, Mme la maire, Michèle Lutz, M. le député, Olivier Becht, dirent leur admiration pour l'artiste, leur reconnaissance, et puis leur volonté de faire vivre, revivre, le dialecte... mulhousien, en favorisant l'ouverture de classes bilingues dès la maternelle. Applaudissements. Personne n'est contre. Tout le monde désire défendre cette langue si riche que l'œuvre poétique de Tony Troxler illustre avec tant de *Heiterkeit*, de malice et de saveur singulière. Mme la maire dit, en commençant, symboliquement, quelques phrases en dialecte, c'est sa langue maternelle, elle est fière de la parler, elle l'aime, comme nous tous ici rassemblés. Elle paraît nouvelle et pleine de promesses, cette unanimité du désir, qui unit une large partie de la classe politique et une large majorité de la population alsacienne – du peuple.

Mais il y a loin du désir à une volonté politique et de celle-ci à l'action et à l'organisation de moyens. Ouvrir un site bilingue par-ci par-là, au gré des initiatives et des ressources locales, ne suffit pas. Les conventions négociées entre les collectivités territoriales et l'Éducation nationale laissent toujours la langue et la culture régionale en marge, comme une

concession temporaire, soigneusement contenue, qui ne permet pas de renverser la tendance du déclin et d'atteindre les objectifs déclarés. L'idée de la nécessité d'une politique linguistique globale n'entre toujours pas dans la conscience de « nos » acteurs politiques, qui se gardent d'admettre que pour construire et conduire une telle politique, à la hauteur des besoins, la Région doit avoir la main. *Do ligt d'r Hàs im Pfaffer !* Insistons lourdement : ce n'est pas la big région Grand Est qui pourra et voudra se charger d'une tâche pareille ; seule une région Alsace, quelle qu'en soit la forme institutionnelle, le pourra, parce que seule sa population est directement concernée dans ses intérêts et au vif de son identité. Cela implique, nous n'y couperons pas, la jouissance (l'usufruit) d'un domaine déterminé d'autonomies. Et là on bloque, on louche de côté, on contourne l'obstacle. Ce mot « autonomie » brûle. Il est tabou. On ne l'entend dans aucun discours officiel de célébration. Eh bien, je le répète, tant que ce mot coudra les bouches, il n'y aura pas de changement qualitatif dans la politique de l'Alsace et dans son devenir linguistique. La ville de Mulhouse a un long passé d'autonomie... derrière elle !

Le deuxième tabou, qui va avec, est le mot « allemand », attribué à l'alsacien. Dans les paroles d'hommage à Tony Troxler et de promesses de « faire en sorte que l'alsacien revive », toute référence à la langue allemande est évitée. Lors de la période post-Libération, Tony et les amis de sa génération montraient du courage à défendre l'usage de l'alsacien, sur les scènes, à l'antenne et dans les salons, où se trouvait toujours l'un ou l'autre Français « de l'intérieur » qui regardait l'étourdi dialectophone, l'Alsaco, de travers. La gageure réussie, dans les milieux du TAM, et non de l'ETM, et de leur public était de marier la culture française populaire et une culture alsacienne pure de toute germanité. D'Elsasser sin ke Schwowe. Folgadessa isch 's Elsasserditsch ke Ditsch ! Dans ses *Mémoires d'un saltimbanque (vum a Schirebirzler)*, Tony Troxler reconnaît qu'il a longtemps « récusé l'allemand » et qu'il a eu tort. Il a compris progressivement son erreur de jugement grâce à ses filles, Evelyne et Sylvie, et en constatant que ses petits-enfants ne savaient pas l'alsacien, la transmission ne s'est pas faite. Pour « réparer cette lacune », il les emmena au *Kinder Theàter*, théâtre des enfants, qu'il venait de créer, et il vit aussi que la connaissance de l'allemand, grâce aux classes bilingues, favorisait sensiblement l'assimilation tardive du dialecte alsacien.

Il avait avant-guerre détesté les autonomistes ; maintenant, sous le poids du centralisme parisien, « ce chancre vorace qui suce le sang de la France », il se dit que parmi eux il devait y avoir eu « des hommes au caractère bien trempé, qui défendaient leur province et sa langue malgré les attaques et mesures souvent déformées dont ils étaient l'objet ». On aurait voulu,

j'ai imaginé, que parmi les orateurs laudateurs du vernissage il s'en trouve un qui relève ces propos, ces repentirs, les actualise et arrache au public de spontanés applaudissements. Pas de sectarisme, non. Mais la franchise, l'intelligence de l'histoire. Tony autonomiste ? Gott im Himmel nit, mais il avait appris, il n'excluait pas, il incluait.

### **Les Herra-n-Owa et les classiques**

Ce qu'il y a dans les galeries souterraines de l'alsacien, comme dans toute langue en fait, d'insolent, d'impudent, d'impudique, de sauvage, de voyou, de licencieux, d'ärschig, éclatait en gerbes dans les revues du *Herra-n-Owa*, mais sublimé, transcendé par les jeux poétiques des rimes et de l'alexandrin. En prose c'aurait été facile, vulgaire, du lard. En vers, c'était de l'art ! De l'esthétique. Et dans l'esthétique, plus que de la gaieté, de l'admiration et de la joie.

Les Herra-n-Owa sont devenus un symbole de Mulhouse, quasiment une marque. Qui pensait l'un pensait l'autre. Autour et dans leur sillage le carnaval, cavalcade, Schnitzelbank et bals, les comédies musicales, les opérettes, les adaptations théâtrales et parodies de toutes sortes, empruntées à des succès mondiaux, américains (*West side story*), allemands (*L'Auberge du Cheval Blanc*), français (*Milhüse Gauloiseries*, clin d'œil à Astérix et Obélix). *Elsa* : adaptation de *My Fair Lady* en situation de complexe alsacien. La vertu du théâtre est d'être sans frontières, de faire défiler sur les planches locales le vaste monde et de créer des imaginaires sans lesquels la vie ne serait qu'un morne canal tranquille... Tony Troxler : figure familière et mythique à travers laquelle Mulhouse montra un temps son génie propre qui n'était pas seulement celui d'une cité industrielle, pas celui de « la ville la plus moche de France » (Delfeil de Ton) ni celui de « la plus française des villes d'Alsace » (Pflimlin).

Peut-être ce rôle qui lui échut et qui lui convenait parfaitement de maître des farces et des fêtes, de Prince Carnaval (*Prinz Karnaval*) et puis de roi de la gastronomie, d'explorateur de la route de la carte frite (pour désenclaver le Sundgau !), peut-être (sûrement) que toutes ces activités, auxquelles il se donnait généreusement, corps et âme, cœur et foie, l'ont empêché, comme le pense sa fille Évelyne, d'« aller au bout de ses talents » ? Il a connu le succès, il a été fêté, aimé, applaudi, il a été honoré, il a même refusé des honneurs, n'ayant jamais été atteint de la *bandalamanie* (la maladie des décorations), mais il a aussi été, dit-il, honni, parce qu'il allait trop loin pour certains, qu'il était trop carré, trop franc, et anticonformiste. Il n'a pas obtenu les moyens de produire certains spectacles, ça paraissait trop cher et trop osé. Il n'a pas pu aller au bout de toutes ses audaces.

De là, vers la fin de sa vie, un sentiment d'inaccompli, chez quelqu'un qui avait accompli tant de choses ! S'était-il laissé enfermer dans son rôle de saltimbanque, qui le réjouissait par

ailleurs ? Il avait tout de même monté les grands classiques dramatiques du théâtre alsacien. *Annele Balthasar* (Tony dans le grand rôle de Doni). *Mathis Nithart*, d'Émile Storck. *Peter vu Hagebach*, de Lina Ritter, et le *Schweitzer, il est minuit*. Il lui semblait en toute sincérité que la traduction de Jean-Paul Gunsett en dialecte « ajoutait à la pièce une force et un réalisme que la langue française ne pouvait lui donner ».

Conscient de la valeur littéraire de sa production poétique, jetée aux quatre vents, et sachant la valeur de la littérature, il rassembla ses textes, en alsacien et français, et composa un recueil *Hinter'm Spiegel*, qu'il ne parvint pas à terminer et qui paraîtra en 2002, quatre ans après sa mort, sous la forme d'un bel album, grand format, par les soins de ses filles Évelyne et Sylvie.

Pourtant, et au milieu encore des honneurs, perçait en lui un sentiment d'amertume, non seulement celui de l'inaccompli, de l'inachèvement (la vie est trop courte, en effet, pour y déployer toutes ses richesses), mais celui d'avoir été souvent trahi. C'est ainsi qu'il se représente, à la fin de ses *Mémoires*, assis tout seul sur un banc, « le banc du désespoir » (Prévert), « le banc du temps qui passe » (Hubert Reeves) - ou « le banc de l'éternité » ? C'est pareil. L'homme qui attend là-bas sur son banc songe (*stiint*), rumine, déprime. Qui l'a trahi ? Il n'a pas de nom à donner. Ce sont les affaires de la vie. On se trahit aussi soi-même. On trahit ses rêves, sa jeunesse. Qui ne devient pas, à certains moments, d'une manière ou d'une autre, infidèle à soi-même ? Les Alsaciens en particulier ont maintes expériences de trahison dans leur histoire. C'est la trahison fatale de l'Alsace qu'il ressentait en lui et qui l'assombrissait. Les promesses répétées des libérateurs : du pipeau, du blabla. Mais n'est-ce pas une destinée universelle ? La mélancolie du désenchantement est en nous tous. On la surmonte, par la gaieté, la fantaisie, la thérapeutique du rire, mais on n'en guérit pas.

Et c'est bien ainsi. *Es isch o racht aso*. C'est bon de l'apprendre (de gens comme Tony) et d'être averti. On le sait pour l'avenir, tout en continuant sa tâche.

Jean-Paul Sorg